La mare-haine

Pour Thaïs

C'était au temps où les fées et les lutins se montraient, où la Saint Glinglin arrivait, où les rêves des gens se réalisaient, où les hommes et les anges s'entraidaient. Un temps où les différents peuples se connaissaient, se fréquentaient, co-opéraient ; où l'on communiquait avec sincérité, où l'on respirait autre chose que de la pollution à plein nez, où les étoiles palpitaient, où l'on savait que même les choses les plus inertes vivaient.

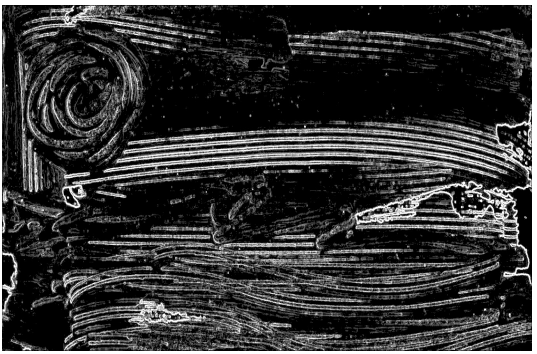
Bref, un temps bien différent du nôtre et qui, même s'il nous semble complètement loufoque et arriéré aujourd'hui, a bel et bien existé, et heureusement, parce que si les contes n'étaient pas différents de la vie

ordinaire, on ne voit vraiment pas pourquoi on les raconterait, autant allumer sa télé.

Pour ceux qui s'imagineraient qu'en ce temps-là, la vie était plus facile et plus riante qu'aujourd'hui, pour ceux qui regretteraient cette époque de rêve... hé bien, il se pourrait que cette histoire les fasse changer d'avis.

Car en ce temps-là, figurez-vous, existaient (déjà) des héros et des héroïnes qui n'avaient pas la vie rose ; beaucoup moins rose, même, qu'une personne de maintenant qui regarderait encore la télé en noir et blanc, ou même pas de télé du tout (mais est-ce que cela existe ?...)

L'une de ces personnes vivait au plus profond d'une forêt de châtaigniers, de chênes et de charmes, au sol enchevêtré de racines et de ronces. C'était une jeune fille misérable du nom de Viviane.



Elle était la servante d'une vieille femme cruelle, aux pouvoirs malé-fiques, à l'âme noire, qui avait empoisonné, les unes après les autres, toutes les sources de la région.

Cette vieille n'avait pas toujours été méchante. Sa fille unique, Adèle, s'était noyée par accident dans une mare toute proche ; sa mère, désespérée, avait juré de la venger en rendant inutilisables, à force d'amertume, tous les autres points d'eau des environs.

Sa furie ne lui avait pas rendu son enfant bien-aimée, mais le plaisir de faire le mal, tout autour d'elle, la distrayait de sa blessure ancienne. Elle se rendait cependant, une unique fois l'an, fleurir de digitales et de roses noires, qu'elle cultivait exprès, les abords de l'étang maudit où un panneau de bois vermoulu indiquait sobrement le nom que l'endroit avait pris en mémoire de la tragédie : « Aire de la Morte-Adèle »...